

(332)

DISCOURS PRONONCÉ LE 20 FÉVRIER 1868,
APRÈS LES OBSÈQUES DE M. V. J. FRAN-
ÇOIS, PROFESSEUR DE PATHOLOGIE IN-
TERNE A L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE
LOUVAIN, PAR M. E. M. VAN KEMPEN,
DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

Monseigneur, Messieurs,

La Faculté de médecine de l'Université catholique, préservée, depuis bien longtemps, d'une manière vraiment étonnante, contre les coups redoublés que la mort frappe impitoyablement dans les rangs du Corps professoral, vient à son tour, après les deuils déjà si nombreux des autres Facultés, d'éprouver une perte cruelle par la mort brusque et presque inattendue de son doyen d'âge Victor Joseph François.

Je viens au nom de mes chers collègues de la Faculté de médecine et au nom de l'amitié rendre un dernier et juste tribut de regrets à ce professeur, dont l'enseignement et la renommée de savant ont, pendant trente ans, jeté un si vif éclat sur la chaire de pathologie interne de la Faculté de médecine de Louvain.

Une voix plus éloquente et plus autorisée que la mienne, celle du chef très-vénéré de notre

Université, parcourant les différentes phases de la vie si pleine de notre regretté collègue, a fait ressortir les belles qualités de l'homme privé et du professeur accompli.

Il ne me reste pour tâche, Messieurs, que de vous retracer ses titres comme savant, les services qu'il a rendus à la science médicale et la manière dont il s'y est préparé.

Victor Joseph François, né à Lille le 28 janvier 1790, s'adonna, dès sa plus tendre jeunesse, à la culture des belles lettres, et jeta ainsi la base d'une bonne éducation intellectuelle. Il lut et relut les chefs-d'œuvre de la littérature latine et française, les dévora, selon sa propre expression, au point qu'aidé par une mémoire extraordinairement fidèle, il pouvait, dans sa verte vieillesse, en citer encore les principaux passages. De là cette richesse d'idées, cette facilité de bien dire, cette promptitude d'élocution, cette verve, cet esprit si fin et si délicat qui le caractérisèrent pendant toute sa vie et qui ont toujours fait le charme de ses conversations. Cette éducation intellectuelle le prépara à occuper un rang distingué dans la société et l'aida merveilleusement dans l'exercice si difficile de l'art de guérir.

Jeune encore, Victor François eut un attrait irrésistible pour l'étude des sciences naturelles. Dans ses moments de loisir, il fréquentait régulièrement l'officine d'un pharmacien, pour s'initier dans les sciences accessoires de la médecine,

la physique, la chimie et la botanique. Cette dernière science surtout, si bien faite pour rapprocher la créature de son Créateur, faisait ses délices. Combien de fois ne nous a-t-il pas raconté le bonheur et les jouissances qu'il a éprouvés dans ses herborisations quotidiennes ! Aussi connaissait-il la Flore complète des contrées qu'il a habitées, et sut-il, dans le cours de sa vie, faire un judicieux emploi des vertus précieuses que Dieu a données aux plantes médicales.

Le jeune François suivait ainsi la meilleure méthode pour enrichir son intelligence des sciences naturelles, si utiles à la médecine. Ces sciences, comme vous le savez, Messieurs, sont fondées sur l'observation, et l'observation n'est autre chose que l'expression rigoureuse du témoignage de nos sens. Il serait par conséquent illogique d'étudier les sciences naturelles de la même manière que les sciences métaphysiques ou abstraites ; leur enseignement oral doit toujours être complété par des exercices pratiques.

Son éducation littéraire et scientifique terminée, Victor François, doué d'une rare sensibilité et d'un cœur compatissant, se sentit porté à embrasser la belle carrière de l'art de guérir. Il se rendit à Paris pour y étudier les sciences médicales sous la direction des maîtres les plus illustres. C'était la période la plus brillante de l'organicisme, alors que l'école de Paris, marchant sur les traces de Morgagni, donna à la

médecine, par l'étude de l'anatomie pathologique, un degré de certitude qu'elle n'avait pas encore atteint. Le génie de Richat avait fait entrer en compte un nouvel élément, *l'étude des altérations des tissus*, comme J. Müller et Virchow viennent d'introduire en pathologie l'examen des *modifications des éléments primitifs et de la cellule*. C'était à l'époque où Pinel, alors chef d'école, s'illustra par la publication de sa nosographie philosophique, et plus tard, par ses travaux sur la folie. C'était alors que les Avenbrugger, les Corvisart et les Laënnec, appliquèrent l'auscultation et la percussion à l'étude des maladies des poumons et du cœur.

Pendant son séjour à Paris, François apprit à connaître deux jeunes savants qui ont signalé leur passage dans la science par des ouvrages remarquables : Desprez et Lallemand. Il se lia avec eux d'une franche amitié que devaient rendre plus étroite encore les joies et les épreuves d'une commune carrière. Desprez, Belge de naissance, devint un physicien distingué, professeur à la Sorbonne et membre de l'Institut. Lallemand, auteur de lettres très-estimées sur les maladies de l'encéphale, acquit une réputation européenne par l'art de guérir les maladies des voies urinaires. Ces liens d'amitié intime, contractés pendant la jeunesse, ne furent jamais rompus; au contraire, quelques visites faites par ces deux savants à notre professeur

de pathologie interne vinrent encore les resserrer davantage.

Le 31 juillet 1813, V. François présenta et soutint à la faculté de médecine de Paris ses thèses sous la présidence de l'illustre Pelletan ; on aime à relire sur le premier feuillet de sa Dissertation le nom de ses autres juges : Vauquelin, collaborateur infatigable et dévoué de Fourcroy, Laurent de Jussieu, l'immortel auteur du *genera plantarum*, Dupuytren, le prince des chirurgiens, Richerand, publiant à vingt-et-un ans un traité de physiologie paré de toutes les grâces du style.

L'hémophtysie, maladie si commune et d'autant plus redoutable qu'elle a son siège dans un organe des plus essentiels et en même temps des plus délicats : tel fut le sujet de sa Dissertation. Il sut y revêtir la science de tous les ornements d'un style élégant et facile. « Heureux, dit-il, à la fin de la préface, si j'ai réussi dans mon entreprise et satisfait mes professeurs ! mais plus heureux encore, si les recherches que m'a fait faire cette thèse m'ont rendu capable de donner un jour à d'autres les secours précieux qui m'ont conservé un père chéri ! »...

Nobles paroles qui peignent admirablement notre très-regretté collègue!!...

François venait de soutenir sa thèse, lorsque le baron Percy, alors médecin en chef d'une division de l'armée française, l'envoya en Belgique,

pour être attaché comme médecin à la prison de Mons. La Providence lui avait ainsi ménagé une position où il pût révéler sa grande intelligence, multiplier ses talents et exercer son noble désintéressement. Quelle belle mission, mais aussi quelle immense responsabilité que celle du médecin ! François en était profondément convaincu... Personne mieux que lui ne savait que si l'art de guérir est la plus utile des professions libérales, c'est aussi la plus difficile des sciences humaines.

Ce serait ici, Messieurs, le lieu de dérouler devant vous le tableau des qualités du médecin parfait. Tâche immense ! peut-être au-dessus de mes forces. Je me permettrai cependant de vous rappeler qu'un médecin doit unir à de vastes connaissances scientifiques et pratiques un coup d'œil juste, un jugement vrai, une prudence discrète et, par-dessus tout, une sollicitude infatigable, un dévouement sans bornes, une héroïque abnégation de soi-même : il doit être le même partout, sur le champ de bataille comme dans l'atmosphère pestilentielle des hôpitaux, au grabat du prolétaire comme au lit du riche, dans les chaumières comme dans les palais.

Tel fut François : plein de science, de dévouement, d'abnégation et de charité... *Vir bonus, medendi peritus...*

En 1814, une épouvantable épidémie de typhus exanthématique, de la forme la plus dangereuse,

s'abat sur les débris de l'armée française, passant à Mons, à son retour de la campagne désastreuse d'Allemagne. Le fléau s'étend même aux malheureux soldats accourus de tous les points de l'Europe coalisée. Tous les hôpitaux et asiles de Mons sont encombrés de malades.

C'est là pour François un champ d'honneur. Il brave l'épidémie, lutte corps à corps avec le terrible mal et arrache à la mort un grand nombre de victimes. Cette noble conduite justement appréciée par le gouvernement français lui valut une récompense honorifique. Il fut jugé digne d'être nommé chevalier de la légion d'honneur, mais à cause des événements politiques survenus à cette époque, il ne reçut cette distinction qu'en 1852.

Plus tard, en 1832, François déploya les mêmes qualités de médecin prudent, dévoué et désintéressé, lors d'une effroyable épidémie de choléra qui vint décimer la ville de Mons. Il organisa les services médicaux et s'installa à l'hôpital au milieu des cholériques, pour rassurer ses infirmiers et diminuer la panique générale.

Nationalisé Belge sous le gouvernement hollandais, il devint secrétaire, puis président de la commission médicale du Hainaut. — Sa nombreuse clientèle ne l'empêchait pas de suivre les progrès des sciences médicales. Il insérait dans les journaux de médecine et dans diverses publications périodiques un grand nombre d'articles

sur les sujets les plus variés. En même temps il rédigeait un Mémoire de longue haleine, intitulé *Essai sur les gangrènes spontanées*. Cette œuvre, la plus achevée qui soit sortie de sa plume, a été couronnée en 1830 par la Société royale de médecine de Bordeaux (1).

Dans ce livre François démontre, moitié fort des travaux d'autrui, moitié riche de son propre fonds, comme il le dit lui-même, que les gangrènes spontanées, caractérisées extérieurement par la mortification d'une partie ou de la totalité des tissus des membres, ont pour cause anatomique ou interne un obstacle au cours du sang. François est arrivé à ce résultat important en suivant la méthode naturelle de passer du connu à l'inconnu, de remonter des effets aux causes, et en recherchant, dans la masse des faits soumis à son investigation, quel était le phénomène le plus général, celui qui accompagne tous les autres, qui forme pour ainsi dire le caractère essentiel de la maladie. Voici du reste le jugement porté sur l'ensemble du Mémoire par le rapporteur de la Société royale de médecine de Bordeaux. « Nous ne possédions, » dit-il, rien de précis et de positif sur cette » espèce de gangrène. Nature, causes, symp- » tômes, traitement, tout ici était en quelque » sorte à découvrir ou à examiner de nouveau.

(1) *Essai sur les gangrènes spontanées*. Mons 1832.

« Il vous appartenait, Messieurs, d'avoir eu les
 « premiers l'heureuse idée d'inviter les prati-
 « ciens à remplir une lacune de cette importance.
 « Pénétrés des besoins de la science, sans cesse
 « occupés à en propager les dogmes et à en re-
 « culer les limites, vous avez acquis, en cette
 « occasion, des droits d'autant plus grands à la
 « reconnaissance et aux éloges de vos confrères,
 « que si la question proposée par vous ne se
 « trouve pas complètement résolue, il restera
 « du moins très-peu de chose à faire à ceux qui
 « voudront par la suite reprendre en sous-ou-
 « vre un pareil sujet. »

Je suis heureux, Messieurs, de pouvoir dé-
 clarer que ce jugement, si favorable pour notre
 regretté collègue, reste jusqu'à ce jour sanc-
 tionné par le public médical. En effet, voici ce
 qu'en dit Lebert dans un ouvrage de médecine
 très-estimé en Allemagne : le *traité de patho-
 logie et de thérapeutique spéciales*, rédigé par
 Virchow (1). « Relativement à l'obturation des
 « artères, comme cause des gangrènes sponta-
 « nées, on rencontre des matériaux disséminés
 « dans les ouvrages de quelques auteurs anciens,
 « surtout dans ceux de Fabrice d'Hilden, et dans
 « ceux plus modernes d'Hodgson, Breschët,

(1) *Traité de Pathologie et de Thérapeutique spéciales*, rédigé par
 Virchow, vol. 5, II part. pag. 41. *Maladies des vaisseaux sanguins et
 lymphatiques*, par Lebert, Berlin 1861.

« Corvisart, Andry, Delpech, Dubreuil, Alibert ,
 « mais tout spécialement dans le Mémoire de
 « M. François, œuvre si complète et composée
 « avec tant d'exactitude. »

Je puis ajouter, Messieurs, que cette œuvre est riche d'érudition et qu'on y trouve un véritable talent d'écrivain. Aussi, après cette publication, François fut-il comblé de distinctions honorifiques, nommé membre de la Société géologique de France, de la Société royale de médecine de Bordeaux, de la Société royale d'Arras, de la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles, etc.

Livré pendant longtemps à la pratique de la médecine dans un centre de mines de houille les plus riches qui soient connues, François a eu de fréquentes occasions de se trouver en contact avec la population qui les exploite, et il a profité de cette position particulière pour étudier autant que possible les mœurs et surtout les maladies de cette classe d'hommes intéressante sous tous les rapports. C'est ainsi qu'il a successivement porté son attention sur l'anémie, l'asthme, la bronchorrée, les affections du cœur, l'expectoration charbonneuse, l'emphysème pulmonaire dont ils sont fréquemment atteints. Il a consigné ses considérations et ses vues sur ces maladies dans les journaux scientifiques de cette époque. A cette occasion il a eu judicieusement recours à l'hygiène, ou l'art de conserver la santé, pour

signaler plusieurs indications propres à prolonger la vie des mineurs.

Malgré cette vie si occupée, malgré ces labeurs incessants et si nombreux de l'écrivain et du médecin praticien, François, animé d'un désir insatiable d'étendre les limites des sciences naturelles et de répandre les bienfaits de la culture des belles lettres, fonda à Mons la *Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut*, dont il fut le président, et prit part à l'érection de la société des bibliophiles et à l'établissement de diverses sociétés savantes de la Belgique. Il contribua ainsi à rehausser l'éclat de notre jeune nationalité et à ajouter quelques fleurons à la couronne de sa patrie adoptive.

En 1838, Victor François était par tous ses travaux antérieurs naturellement désigné au choix de Nos Seigneurs les Evêques pour la chaire de pathologie interne, devenue vacante à l'Université catholique de Louvain par la mort prématurée de Van Esschen. Ce dernier nom, Messieurs, vous rappelle, sans doute, cet autre vaillant champion de la science, qui, à en juger par ses divers écrits et surtout par son Mémoire sur le choléra, a dû contribuer puissamment à fonder la réputation scientifique de la nouvelle Université.

Victor François, entouré de l'estime générale, illustra, durant trente années, cette chaire de pathologie, ainsi que celle de médecine légale.

Il y mit bientôt en évidence les rares ressources de son intelligence, ses précieux talents fécondés par une infatigable application à l'étude, sa vaste érudition soutenue par une mémoire étonnante, et répandit autour de lui le trésor inépuisable de ses connaissances littéraires et scientifiques.

Tout entier à ses devoirs de professeur, il remplissait ses fonctions avec la scrupuleuse exactitude qui est la politesse des maîtres en même temps qu'un exemple. Son activité était sans égale, sa loyauté exquise, et en toutes choses il mettait le plus noble désintéressement.

Dès le début de son professorat, ses leçons s'élevèrent au niveau de la science moderne et, jusqu'à la fin de sa vie, elles renfermèrent le bilan exact de ses progrès. Clair, méthodique, concis et élégant, François aimait à donner des tableaux complets, des peintures vivantes, véritables photographies des maladies. Il se plaisait aussi à décomposer le fait pathologique dans sa forme primitive et dans ses formes concomitantes, rattachant tout phénomène morbide à une altération anatomique. Il avait soin de faire ressortir les caractères essentiels de la maladie dans un ordre serré et rigoureusement analytique, en dépouillant sa description des détails de peu d'importance. Sans blâmer absolument les essais, il croyait qu'avant d'être acceptés, ils devaient avoir reçu la sanction de l'expérience.

Puisant à larges mains dans les matériaux accumulés de son observation et de son expérience, il formula des préceptes positifs qui embrassent jusqu'aux plus minces détails de la pratique. C'est par là que son cours de pathologie excella entre tous, eut un grand retentissement dans le pays, fit les délices de ses élèves et devint le guide assuré des jeunes praticiens. Du reste, Messieurs, le mérite du maître est attesté par le nombre considérable de médecins distingués sortis de notre école, et tous se rappelleront toujours avec reconnaissance qu'ils ont été ses disciples.

Environné de la confiance, de l'estime et de la considération de ses élèves, Victor François fut nommé par eux président de la Société médicale des étudiants, instituée dans le but d'acquérir, par des discussions scientifiques, l'habileté et la correction de la parole, en même temps que d'apprendre à préciser et à développer les notions acquises par l'enseignement du maître et la lecture des livres.

Dans ses relations avec ses collègues il fut aimé de tous ; il se fit remarquer surtout par l'aménité de son caractère, l'élégance de son langage et de ses formes, par sa conversation parsemée d'anecdotes ou de bons mots, et enfin par cette verve et cette finesse d'esprit qui font le charme de la vie commune et principalement de la société des savants.

Comme professeur éminent, médecin expérimenté et écrivain distingué, la place de Victor François était marquée à l'Académie royale de médecine. Aussi, en 1841, dès l'institution de ce corps savant, fut-il appelé à y siéger au milieu des Baul, des Seutin, des Van Coetsem et autres illustrations médicales du pays. Nul ne fut plus exact à remplir ses devoirs d'académicien. Ses nombreux travaux, notices et biographies y resteront en honneur.

Ses rapports surtout, aussi remarquables par la lucidité que par la rédaction, furent toujours accueillis avec de vrais sentiments de reconnaissance et d'estime. J'aime à citer, entre tous, ceux qu'il écrivit sur une épidémie de suette miliaire, sur l'angine couenneuse et sur l'épidémie de choléra qui, en 1866, ravagea la Belgique. C'est à ce dernier et volumineux Rapport qu'il a sacrifié les moments de loisir de la fin de sa vie; et il espérait même le compléter après l'examen d'une nouvelle série de Mémoires sur cette terrible maladie.

Dans les discussions, guidé par un tact médical parfait, François parlait avec une conviction profonde, excitait l'intérêt et savait captiver l'attention de ses collègues de l'Académie. La haute considération dont il était naturellement entouré lui fit même conférer une fois les honneurs de la vice-présidence de la compagnie. Mais, à cause de son grand âge, il crut devoir refuser cette marque de déférence.

Parmi les nombreuses communications de notre regretté collègue, j'ai à vous signaler, Messieurs, l'*essai sur les convulsions idiopathiques de la face*, une note sur l'immunité des houilleux pour la phthisie pulmonaire, une autre note sur l'anémie des houilleux, et enfin la biographie de Verheyen, professeur d'anatomie humaine à l'ancienne Université de Louvain.

Dans son *essai sur les convulsions de la face* il a eu pour but d'établir :

Que le nerf facial est susceptible d'être atteint idiopathiquement d'une affection qui occasionne des contractions des muscles de la face, comme il l'est d'une lésion qui produit la paralysie.

Enfin que les névroses convulsives idiopathiques de la face devront désormais entrer dans le cadre nosologique.

Ce dernier vœu a été pleinement satisfait. Il n'est pas un traité moderne de pathologie qui ne renferme la description de la maladie caractérisée d'une manière si complète par François. L'insertion dans les *Mémoires de l'Académie* a été offerte au travail de l'éminent professeur de Louvain, à la suite d'un remarquable rapport de M. Guislain, qui a su en faire ressortir toute l'importance et qui a été l'objet d'une intéressante discussion (1).

(1) Bulletin, tome II, 1^{re} série, pag. 525.

Dans la note sur l'immunité des houilleurs pour la phthisie pulmonaire (1), François soumet à l'Académie ses vues et ses réflexions sur une observation qu'il a faite dès 1818, observation du plus haut intérêt : le privilège dont jouissent, en général, les ouvriers houilleurs d'être exempts de la phthisie pulmonaire. Le fait a été vérifié par un grand nombre de praticiens voués spécialement au traitement des populations charbonnières, non-seulement dans l'immense bassin du couchant de Mons, mais encore dans les charbonnages tant du centre et du levant de la province du Hainaut que du voisinage de Liège. En recherchant les causes de cette immunité des houilleurs pour la phthisie pulmonaire, notre regretté collègue espérait pouvoir soulever un coin du voile qui dérobe à nos yeux la connaissance des causes, ou du moins de la prophylaxie d'un des plus grands fléaux de l'espèce humaine.

Dans la séance du 28 mars 1857, François a déposé sous pli cacheté le résumé et les conclusions d'un Mémoire encore inédit sur l'anémie des mineurs en général. Il a donné lecture de ce résumé dans une séance suivante (2).

Il y indique les diverses causes de l'anémie des mineurs et prouve que cette maladie n'est

(1) Bulletin de l'Académie, tome XVI, 1^{re} série, p. 535.

(2) Bulletin de l'Académie, tome IV, 2^e série, n° 6.

pas seulement produite par une diminution de l'oxygène de l'atmosphère des houillères, mais qu'elle est encore compliquée d'un certain degré d'asphyxie dépendant d'une augmentation de la quantité d'acide carbonique et des émanations animales ainsi que de la jonction de certains gaz à l'atmosphère des mines.

Le principal point à signaler de la biographie de Verheyen, anatomiste belge et professeur à l'ancienne Université de Louvain, c'est que Victor François s'est particulièrement attaché à mettre en relief une œuvre de Verheyen que les biographes de ce savant ont eu le tort de passer sous silence, le dépouillant ainsi d'un de ses plus beaux titres aux hommages de la postérité. Il s'agit d'un livre simplement intitulé : *Supplément à l'anatomie du corps humain*, et qui n'est ni plus ni moins qu'un traité complet de physiologie. On y découvre déjà l'emploi de la méthode qui a élevé si haut, depuis, toutes les branches de l'histoire naturelle, c'est-à-dire l'observation des phénomènes, rendue aussi exacte que possible par tous les secours que nous prêtent la physique, la chimie, en un mot les sciences expérimentales. Il examine au microscope les liquides du corps, les soumet à l'action des acides, des alcalis, des sels; il les réduit en cendres, analyse celles-ci, en sépare et en pèse avec soin les éléments; tout cela avec une exactitude, une fidélité et un talent remar-

quables..... Honneur à François d'avoir préservé de l'oubli les belles recherches du professeur d'anatomie de Louvain, sorti d'un humble village du pays de Waes et digne successeur de Vésale !

Cependant , Messieurs , notre très - regretté collègue ne s'est pas contenté de consacrer sa vie à l'enseignement et à des publications scientifiques, mais encore que de moments sacrifiés au soulagement de l'humanité souffrante ! que de soins donnés aux pauvres ! que de malheureux arrachés à la maladie et auxquels avec la santé il a rendu le calme et le bonheur !! — Léopold I^{er}, voulant récompenser tant de travaux utiles à la science, tant de dévouement à l'humanité, le nomma chevalier de son Ordre. Il fut promu au grade d'officier en janvier 1867.

Messieurs, les hommes éminents n'excellent pas seulement par leurs talents et leurs connaissances variées, mais encore par un sens moral supérieur au moyen duquel ils se rattachent à la source de toute vérité et de toute bonté. Aussi notre regretté collègue était-il profondément chrétien. Bien que né au milieu des orages de la révolution, il avait puisé une foi vive, une charité sans bornes, dans l'objet même de ses études ; car, disons-le avec confiance, Messieurs, les sciences médicales, bien loin d'affaiblir le sentiment religieux, tendent au contraire à l'exciter et à l'entretenir. N'est-ce pas dans le spec-

tacle imposant de la nature, objet constant des méditations du médecin instruit, que la Divinité se manifeste? L'observation attentive des œuvres de la création n'élève-t-elle pas nécessairement l'esprit vers l'auteur de tant de merveilles en remplissant l'âme d'adoration pour sa puissance, d'admiration pour sa sagesse et de reconnaissance pour sa bonté?

François, pieux par conviction, n'avait pas attendu que la mort vint le surprendre pour s'y préparer. Sa vie, si bien remplie, y était une longue préparation. Parvenu à un âge déjà avancé, rien pourtant ne faisait présager qu'il dût nous quitter sitôt. Mais hélas! — les décrets de la divine Providence avaient marqué son heure!! Et malgré les soins assidus de ses collègues les plus habiles, il a succombé le 31 janvier de cette année, au milieu de ses enfants éplorés.

Ainsi est mort le professeur savant, le collègue affectueux, le maître de beaucoup et l'un des plus éminents praticiens dont s'honore la Belgique.

En lui l'Université de Louvain a perdu un de ses membres les plus respectables, et la science médicale belge une de ses plus légitimes illustrations.
